

« Je suis très flatté que vous m'avez reconnu. » Il n'en semblait pas autrement étonné. L'article était manifestement un éreintement et poliment, en remerciant M^r de Moro, nous lui en fîmes la remarque. Il n'attendait que cette occasion : « C'est juste, dit-il, mais le plus drôle est qu'un rédacteur de cette feuille m'avait écrit, il y a quelques mois, en me priant de le faire citer au procès Landru. Il avait, prétendait-il, rencontré une des femmes de Landru dans un bordel. J'ai vérifié moi-même ce détail qui, naturellement, était faux. Je n'ai pas cru devoir faire citer ce journaliste, d'où cette petite vengeance. » M^r de Moro-Giafferi nous entrelint ensuite avec abandon de sa plaidoirie, des réformes à apporter dans l'institution du jury, et tout naturellement, il fut amené à parler de Landru.

« J'ai travaillé l'affaire pendant plusieurs longs mois et j'ai vécu près de cet homme. Je ne crois pas qu'il soit possible de rencontrer dans les annales judiciaires un accusé sur lequel pèsent autant de présomptions et si peu de preuves. Landru est soit un épileptique, car pour être digue-digue il n'est pas nécessaire de se cogner la tête à tous les coins de rue, soit l'homme le plus insensible que j'ai rencontré de ma vie. Après tout, que voulez-vous ? moi, je ne sais rien de cette histoire : toutes ces femmes qui disparaissent, c'est bien extraordinaire. On a raconté beaucoup d'histoires qui presque toutes sont fausses et je déclare qu'à la fin de ma plaidoirie je n'ai pas pleuré, comme on me l'a fait faire. Il est impossible de prendre la défense de quelqu'un sans se passionner et j'avoue avoir ressenti en terminant le petit coup au cœur. Eh bien, immédiatement après sa condamnation, je suis allé voir Landru dans sa cellule. C'est toujours à ce moment que nous essayons de connaître la vérité. Je l'ai cuisiné pendant deux heures. (Je m'excuse de vous dévoiler les dessous du métier, mais j'ai beaucoup de plaisir à causer avec vous, il y a si longtemps que je ne suis pas entré dans un café). Je lui ai fait remarquer que j'ai cuisiné Landru pendant deux heures. Je lui ai fait remarquer combien sa situation était ennuyeuse et tragique pour sa famille. Je lui parlai longuement d'une de ses filles, le seul être pour lequel il paraît témoigner une sincère affection. Il ne me répondit rien. A bout d'arguments je crus bon, ce n'est guère à répéter, de lui décrire une exécution capitale avec toute l'éloquence dont je suis capable. Quand j'eus terminé, Landru me regarda et dit : « Mais savez-vous que ce que vous me racontez là, c'est très intéressant ».

Maitre de Moro-Giafferi acheva son turin, appela le garçon et lui déclara : « Je voudrais payer. » Puis il reprit ses journaux. Il mit dans ses poches le *Petit Parisien*, le *Journal* et les *Potins de Paris*, mais déchira avec énergie l'*Action Française*, en froissa les morceaux et jeta le tout sous la banquette : « Je ne tiens pas à leur faire de la propagande », dit-il en se levant.

* * *

